**Français-philosophie : La communauté et l’individu**

**Simone de Beauvoir** née le 9 janvier 1908 à Paris où elle est morte le 14 avril 1986, est une philosophe, romancière, mémorialiste, professeur et essayiste française.



Souvent considérée comme une **théoricienne majeure du féminisme**, notamment grâce à son célèbre essai encyclopédique ***Le Deuxième Sexe*** publié en 1949. Cet essai n’est pas un simple constat sur la situation des femmes après la Seconde Guerre mondiale ; c’est une œuvre à teneur philosophique, riche de références littéraires, historiques, sociologiques, biologiques et médicales.

Le credo qui paraît en filigrane tout au long des pages est bien qu'aucune femme n'a de destin tout tracé. Simone de Beauvoir, excluant tout **déterminisme** chez l’humain, s'intéresse donc autant à l'infériorisation de la femme en tant que fait, qu'à ses causes, qui ne sauraient venir de quelque ordre naturel. Simone de Beauvoir a également participé au Mouvement de libération des femmes dans les années 1970.

**Sexe et genre**

**VIII Question : Simone de Beauvoir face à Edith Wharton**

**Quel rapport pouvez-vous trouver entre cet extrait de Simone de Beauvoir et *Le Temps de l’innocence* d’Edith Wharton ?**

**Développez votre réponse et justifiez-là par au moins 3 exemples tirés du roman.**

N’hésitez pas à commenter des citations et, dans tous les cas, indiquez les références des passages évoqués : livre/ chapitre/ page(s)

**Les filles sont-elles victimes d’une intoxication culturelle ?**

**I Qu’est-ce qui fait qu’une femme est femme ? Qu’est-ce qui justifie la place qu’elle occupe-ou plutôt qu’elle n’occupe pas- dans la société ?**

Simone de Beauvoir dénonce ici un **déterminisme de genre** qui ne dépend pas **du sexe de naissance** mais d’un ensemble **de représentations culturelles,** véhiculées par une **société patriarcale,** et **qui justifient** tout un ensemble **de discriminations** contribuant finalement àla préservation d’un **rapport de force favorable** aux hommes.

« On ne naît pas **femme »** : on le devient. L’auteur distingue bien la **fillette**-la femelle humaine- qui dès la petite enfance se voit sommée de devenir « FEMME », de devenir membre d’une **communauté** à la « sphère » d’**action limitée**. Elle doit notamment **s’identifier** à la figure de l’épouse et de la mère, **gardienne du foyer,** compagne de l’homme. Dès l’enfance, elle est déjà **implicitement** « assignée à résidence » par toute une culture reposant sur des **stéréotypes** valorisant le masculin. Simone de Beauvoir donne à voir la « **femme**» comme un **produit** d’une société dominée par les hommes : elle va jusqu’à remettre en cause l’authenticité de ses **goûts** et de ses **désirs** orientés dès l’enfance par son **éducation**. Le féminin -dans ses codes, ses croyances et ses comportements- serait alors d’abord le produit d’un **conditionnement** culturel. Simone de Beauvoir dresse le portrait d’une femme sous **EMPRISE**.

Cependant, comme le précise la philosophe, cette **inégalité de traitement** semble compensée par un ensemble de « **privilèges** » dont les femmes bénéficieraient : elles sont notamment sous la **protection** de leur mari… Ce qui ressemble plutôt à une survivance des rapports de **féodalité** entretenus entre les seigneurs et leurs serfs, sur la base d’**intérêts** bien compris. Cette **hiérarchie sociale** est, entre autre justifiée, par **la religion** et la figure d’Eve, à la fois **sotte, influençable** et **tentatrice**, à l’origine de la Chute de l’humanité…C’est une **faible** mais **dangereuse** « **enfant** »… condamnée à **enfanter** dans la douleur…( Mais elle est l’héritière de la figure de Pandore , celle par qui le malheur arrive ! ).

Or, la philosophe pointe un douloureux paradoxe qui entrave, selon elle, tout mouvement spontané de révolte : la collaboration des femmes pour **pérenniser** le système qui les opprime. En effet, le plus terrible, c’est que les **stéréotypes de genre** sont tellement **intériorisés** que les femmes elles-mêmes s’attachent à les transmettre à leurs enfants et dispensent une **éducation genrée** qui donne beaucoup plus de liberté et de perspectives aux **garçons** qu’aux **filles**. Cela passe notamment par tout un ensemble de **récits** mais aussi par une façon de présenter **l’Histoire** qui tend à mettre la femme en position **subalterne** voire à **l’effacer**… Ce qui réduit le nombre et la diversité de modèles féminins dans la **construction de l’identité**.

Dans ces conditions, si l’on suit Simone de Beauvoir, la femelle humaine n’est pas encouragée à développer-et surtout à **exhiber-** sa personnalité propre, sacrifiée à la **communauté des hommes**…. On lui demande avant tout de **reproduire** l’espèce humaine, la lignée familiale, de contribuer à maintenir l’ordre social, non de s’affirmer en tant qu’**individu singulier**. La femme risque alors effectivement de devenir un « **produit standardisé** », certifié **conforme**, **interchangeable**, un produit façonné par des éducateurs, susceptible de s’inscrire dans un **système d’offre et de demande**… Ainsi, sous couvert de préserver les valeurs de la « **famille traditionnelle** » - pilier de **l’ordre social**- les hommes organiseraient culturellement la **soumission** des femmes en **façonnant** ces dernières à leur **convenance** … de manière à ce qu’elles se reproduisent par elles-mêmes…

**Une femme façonnée par l’homme, pour l’homme ?**

Une **éducation genrée** qui fait de la femme un produit destiné à la satisfaction des hommes : petite fabrique de stéréotypes.

**II La condition féminine dans *Le Temps de l’innocence***

**I La quête de la femme idéale, un classique littéraire…Comment concilier la littérature et la vie ?**

1. **Une préférence pour la femme enfant :**

La famille, et au-delà la communauté exerce une **emprise** insidieuse sur les individus et particulièrement sur **les femmes** qui sont à la fois les réceptacles et les passeuses **complices** du contrôle social qui s’exerce sur elles, au point de ne pas s’autoriser une parole authentique. La jeune fille est au « centre de ce système de **mystification** soigneusement élaborée » et tenue idéalement **loin des « réalités de la vie »** : une manière de préserver son **innocence** et sa **pureté** alors qu’il s’agit surtout de lui conserver l’ignorance des enfants…Et chacun sait que les enfants doivent faire preuve de **respect** et d’**obéissance** envers leurs « tuteurs » …

1. **Les deux « M » : Marguerite et May : l’idéal de la femme- enfant**

Il n’est pas anodin qu’E. Wharton ouvre son roman sur un parallèle entre le rôle stéréotypé de **Marguerite**, (Ch.1 p 24) la jeune ingénue, proche de l’enfance : « aux épaisses **nattes jaunes** soigneusement disposées de chaque côté de sa chemisette en de mousseline ». Christine Nilsson « affectait un **ignorance ingénue** » ; **sa robe blanche et bleu ciel** signale au public sa **pureté**. En effet, **traditionnellement**, le bleu -et non le rose- était la couleur des filles : en hommage à La Vierge Marie.

May dans sa loge est elle aussi symboliquement « **en toilette blanche** » (Ch.1 p 23), son bouquet de muguet indiquant qu’elle est déjà réservée… On dirait un double de Marguerite avec « **ses tresses cendrées** » (p 23) qui évoque la retenue et la pudeur. Cette image stéréotypée s’oppose à celle de la femme fatale, de la sirène aux cheveux déployés. Les vêtements et la coiffure de May comme de Marguerite ne disent rien de sa personnalité mais communiquent sur son statut de « **vierge à marier** » dans la culture chrétienne…

C’est ainsi que la voit Newland, une représentation à laquelle n’adhère pas l’instance narrative : « **L’adorable enfant**, pensa Newland Archer, son regard revenant sur **la jeune fille** aux muguets, elle **ne se doute même pas** de ce que cela veut dire. ».

Néanmoins, le parallélisme avec la scène de Marguerite dit aussi qu’il s’agit d’un rôle à jouer et que ce que voit Archer est d’abord une **posture** à laquelle **se conforme** May encadrée par les deux « **matrones** », Mrs Lovell Mingott et sa nièce, Mrs Welland.

1. **La réactualisation du mythe de Pygmalion :**

**Rappel : L**'histoire de Pygmalion et Galatée renvoie à une légende racontant l'histoire du sculpteur Pygmalion qui tombe amoureux de sa création, Galatée, une statue rendue vivante grâce à Aphrodite, la déesse de l'amour. (Reprise par **Ovide, *Les Métamorphoses***)

Selon la mythologie grecque, Pygmalion, **misogyne** ou selon une autre version, indigné par la prostitution sacrée qui régnait à Chypre sur la ville d'**Amathonte**, se voua à un célibat absolu ce qui lui permettait en même temps de se consacrer tout entièrement à la sculpture. Il se destina donc à rester dans son atelier à sculpter diverses œuvres jusqu'au jour où il décida de sculpter dans le plus bel ivoire qui existait une **femme parfaite et idéale** **selon ses critères**. Il y passa des jours entiers pour pouvoir représenter **la beauté absolue**. Quand il termina la sculpture, qu'il nomma Galatée, il tomba fou amoureux d'elle tant elle était belle. Mais au grand désespoir de Pygmalion, c'était un **amour impossible**. Alors la déesse de l'amour, Aphrodite, touchée, décida d'exaucer son vœu et de donner vie à son amour d'ivoire. De retour chez lui, Pygmalion embrassa sa statue et celle-ci prit vie. Quelques temps après, ils décidèrent de se marier et eurent une fille qu'ils nommèrent Paphos et qui donna son nom à une cité de Chypre dédiée aux amours en l'honneur d'Aphrodite.

Jean-Baptiste Regnault, *Pygmalion* (1786) :



**Dans le langage commun :** Personne amoureuse d'une autre et qui la conseille et la façonne pour la conduire au succès.

**L’effet Pygmalion** : Lorsque les gens ne croient pas en nous, nous avons tendance à ne pas croire en nous-mêmes. L’**effet Pygmalion** est une prophétie autoréalisatrice qui provoque une amélioration des performances d'un sujet, en fonction du **degré de croyance en sa réussite** venant d'une **autorité** qui fait office de **figure tutélaire,** ou de son **environnement**. Le simple fait de croire en la réussite de quelqu'un améliore ainsi ses probabilités de succès, et est un cas **d'effet d'étiquetage**.

**E. Wharton met en évidence la permanence de ce mythe dans la société :**

Newland s’imagine en initiateur et se plaît à l’idée de **façonner** May selon son **idéal féminin** qui s’avère être le produit de toute une culture qui soumet la femme à la **double injonction contradictoire** de séduire et de faire preuve de pudeur et de retenue. En maître et possesseur, Newland doit continuer le **dressage** de sa femme afin d’exhiber son savoir-faire aux yeux de ses pairs.

« **Nous lirons** *Faust* **ensemble** au bord des lacs italiens […] les scènes de sa future lune de miel se confondant vaguement dans sa pensée avec les chefs-d’œuvre de la littérature que **son privilège d’époux** lui réservait de **révéler** à sa jeune femme. […]il désirait qu’elle acquît **à la lumière de sa propre influence** un tact mondain et une vivacité d’esprit la mettant à même de **rivaliser** avec **les plus admirées** des jeunes femmes de son entourage : car dans ce milieu, c’était un **usage consacré** d’attirer les hommages masculins, tout en les décourageant. »

Newland n’imagine même pas que May puisse avoir des envies, goûts, un point de vue différents des siens : May doit « **apprendre** » à lui plaire… et doit **se réjouir** de devenir **la femme de ses rêves**, belle, cultivée, et surtout **mondaine**. La femme que toutes les femmes rêvent de devenir…bien sûr ?

**II La femme : trop bavarde ? Une éducation qui entrave une communication authentique jusque dans le domaine privé.**

**a) Une éducation qui favorise la pudeur et la réserve mais surtout l’absence d’initiative chez la femme.**

**Les valeurs** dans lesquels les fiancés ont été éduqués font qu’ils **ne peuvent souvent se parler directement** avant le mariage. Certes, ils se comprennent et « s’entendent » sans se parler mais n’approfondissent pas leur relation non plus. C’est le protocole, les convenances qui sont au centre de leurs préoccupation : ils sont obsédés par le **regard de la communauté** qui ne cesse de les surveiller.

« […] il rencontra le regard de Miss Welland et vit qu’elle avait immédiatement **deviné** pourquoi il était venu. **La réserve** que tous deux considéraient comme une si haute vertu **ne permit pas à la jeune fille de formuler sa pensée** […] » (ch. 2p35)

Une **réserve** qui échappe à **Ellen Olenska** qui rappelle devant May une jeunesse qui démystifie la posture pleine de dignité de ces hommes si sûr d’eux-mêmes et fiers de leur statut :

« Vous étiez un mauvais sujet et m’avez embrassée une fois derrière la porte […]. Je revois **tous les hommes et les femmes** en petits pantalons brodés dépassant leur jupes courtes […] » (I, ch.2 p 35)

Cette remarque pointe d’ailleurs le fait qu’au départ, il n’y a **pas de hiérarchie** entre les enfants et que les vêtements ne marquent pas la **différence de genres**…Filles et garçons semblent indiscernables.

Newland s’offusque de cette **liberté de parole** : « Rien n’était de plus **mauvais goût** qu’une **impertinence** mal placée » alors qu’Ellen sous le feu de « l’auguste tribunal qui à l’heure même la mettait en jugement » devrait se montrer « **respectueuse** ». (I, ch.2 p 35)

La libre expression de l’individu est ainsi bridée comme le regrette Newland Archer lors d’une promenade à Central Park pourtant propice à l’expression des sentiments intimes. Le **devoir- être** l’emporte sur l’être et impose une **retenue** qui donne l’impression que la communication la plus intime est artificielle : le couple se donne la **comédie** et ne se dit rien d’essentiel pour préserver sa **façade** **idéale** comme s’il était constamment sous le regard de la communauté.

Néanmoins leur éducation a ceci de commun, elle leur impose **le silence** voire **l’aveuglement volontaire** si **la concorde** -et donc l’image idéale du couple-est menacée. On observe cependant que ce respect de la **tranquillité commune** incombe surtout à May : ce qui rassure Newland.

« rien ne lui était plus agréable chez sa fiancée que la volonté **de porter à la dernière limite** ce principe fondamental de leur éducation à tous deux : l’obligation rituelle **d’ignorer ce qui est déplaisant** » (I, ch.3 p 43)

**b) Mrs Van der Luyden, un exemple d’auto-censure :**

E. Wharton montre que malgré une position sociale privilégiée, Mrs Van der Luyden ne parvient pas à s’affirmer en société par un **manque d’estime de soi** qui n’est pas seulement l’expression d’une timidité « naturelle » mais d’une éducation. Elle **surveille** sa parole et sa posture, semble **s’auto-censurer,** comme si elle n’osait pas témoigner d’une opinion personnelle qui empièterait sur l’autorité de son époux ; à moins que **démunie**, elle ne trouve rien à dire…

« Mrs Van der Luyden était **toujours silencieuse** […] **peu confiante** par nature et **éducation** » (I, 7, p69)

« **L’attitude** de Mrs Van der Luyden **ne révélait jamais** rien sur sa manière de penser ; elle écoutait toujours avec bienveillance ; puis, […] elle laissait tomber la phrase pour ainsi dire invariable : « **Il faut que j’en parle à mon mari.** » (I,7, p 69)

**c) May, l’archétype de la femme complice du système**

Or comme le note Simone de Beauvoir, si elle représente la **femme aliénée** par la société, elle accepte pleinement cette aliénation pour incarner justement l’ « habitus » de la bonne société new-yorkaise, une manière de vivre et de penser le monde, transmise de génération en génération, qui cherche à se conserver à travers les individus. Newland va s’en rendre compte progressivement en la comparant à **Ellen Olenska**.

Alors qu’il questionne l’opportunité de son mariage, Newland commence à douter de May…Ne joue-t-elle pas seulement le rôle de **jeune première** qui lui a été **assigné** par la société comme le suggère le **parallèle** entre Christine Nilsson **jouant** le rôle de la jeune **première-Marguerite-** et **May** dans sa robe blanche lors de la scène de l’Opéra qui ouvre le roman. Et si May n’était que **le produit** de son milieu comme le suggère P. Bourdieu, juste un échantillon des femmes de la haute société new-yorkaise, sans plus ?

Dans la loge de son cercle, ses camarades « lorgn[ent] en amateurs les femmes qui étaient **le produit** de ce système. » (I,1 p 25).

Newland déplore que « […] cette **pureté factice**, si adroitement **fabriquée** par la **conspiration** **des mères, des tantes et des grand-mères**, jusqu’aux lointaines **aïeules** puritaines, n’existât que pour **satisfaire ses goûts personnels**, pour qu’il pût exercer sur elle ses **droits de seigneur** […]. » (I, 6)

En effet, le roman d’E. Wharton dévoile **l’acceptation tacite** du pouvoir conjugué du patriarcat et d’un matriarcat **complice** qui le sert et perpétue **l’oppression** de la femme dès l’enfance.

Newland lui-même avoue que « s’il avait eu la même é**ducation** qu’elle, ils n’eussent pas été plus préparés à affronter les épreuves et les vicissitudes de la vie que deux nouveau-nés. ». (I,6, p 63)

Ainsi, les femmes se liguent et éprouvent leur solidarité…pour se débarrasser d’Ellen Olenska tout en gardant, à travers le discours de **Mrs Welland**, la mère de **May**, une façade de parfaite **courtoisie**, bien contente qu’Ellen ait renoncé au divorce !

« **Pauvre Ellen !...Je me demande quel sort l’attend**./ Celui que nous aurons tous travaillé à lui faire, eut-il (Newland) envie de lui répondre. » (I, ch.16, p 157)

Elle masque son absence de compassion et de solidarité- qui relève de la **terreur** du « **qu’en dira-t-on** » - par son **devoir de responsabilité** qui l’oblige à se soucier davantage de la santé de son époux comme si elle remplaçait **sa mère**…L’hypocrisie de son **discours dramatique** est dénoncée par l’instance narrative. Mrs Welland sert surtout ses intérêts personnels et craint de ne pas marier sa fille, une **fille** qu’elle affirme tenir soigneusement dans **l’ignorance de ses droits**. Des gages donnés à Newland sur la **bonne éducation** de sa fille ?

« Je crois vraiment (…) que si on avait parlé de cette triste histoire dans **les journaux** , c’eût été le **coup de grâce pour mon mari**… Je ne sais pas les détails (…) **J’ai refusé à Ellen de l’écouter sur ce chapitre**…Ayant un **malade** à soigner, **je dois** garder mon entrain et ma gaieté…mais **mon mari a été bouleversé** : et il a fait un peu de **fièvre** tous les matins, tant que la décision est restée en suspens…C’était **sa terreur** que **sa fille** de vînt à apprendre l’existence de choses pareilles… » (I, ch.16 p 157)

**III Les garçons et les filles, pas logés à la même enseigne : le poids de la religion et des préjugés sexistes. La liberté pour les uns, le « « mépris » pour les autres**

1. **L’homme, un comportement de consommateur justifié par le devoir d’incarner l’expérience**. **L’amour « libre »**, **un jeu** **honorable**, sans grand risque pour la réputation des hommes. **La culpabilité et honte : réservée aux femmes**.

D’ailleurs, Newland ne parvient pas à « trouver aucune raison valable pour refuser à sa fiancée une **liberté d’expérience** égale à la sienne. » (I,6, p 63) : il est vrai qu’il a déjà eu une liaison (I,1 p 25) … Et que pour un homme, cela n’est absolument pas blâmable, au contraire et puis Newland est soutenu par un certain nombre de **modèles littéraires** positifs notamment véhiculés par la littérature, mais aussi la **complicité** des femmes elles-mêmes :

« […]son **flirt** avec cette **pauvre petite Mrs Thorley Rushworth** lui avait donné quelque prestige **romanesque**. »

Même si apparemment ses mérites d’amant sont passés après l’intérêt d’une aventure dangereuse. (I, ch.11 p 111). Cela l’arrange d’ailleurs de penser que cette liaison a été une sorte de **passage « obligé »** dont il n’est alors pas véritablement responsable : **c’est ce qui se fait**… D’autant plus, que ces femmes qui acceptent d’avoir une **liaison adultère** ne peuvent pas être respectables : **l’empathie** n’est donc **pas de mise..**. chez les hommes comme chez les femmes qui ne tiennent pas à perdre leur réputation, trop heureuses de détourner l’attention sur un **bouc-émissaire**…

« L’aventure en somme, **ressemblait** à celle que **les jeunes gens de son âge** avaient tous traversées et dont ils étaient **sortis la conscience calme**, convaincus qu’il y a un abîme entre les femmes qu’on aime d’un amour respectueux et les autres. Ils étaient **encouragés dans cette manière de voir** par leurs mères, leurs tantes et autres parentes : **toutes pensaient** comme Mrs Archer que, dans ces affaires -là, les hommes apportent toujours de la légèreté, mais qu’en somme **la vraie faute vient toujours de la femme**. » (I, ch11 p 111)

Il est vrai que cette représentation négative de la femme est tout droit héritée de la religion notamment transmise par les parents. **May** d’ailleurs accompagne ses parents deux fois par jour à l’Eglise le dimanche « **selon la vieille coutume** » ( **I,ch.10 p 96**). Or ce sont les mères qui encouragent leurs filles à se plier à la domination masculine et à rejeter les femmes qui tentent d’être libres : « **la vraie faute vient toujours de la femme** » (I, ch.11)…On pense aussi au mythe de **Pandore,** elle aussi responsable par sa curiosité de tout le malheur de l’humanité !

On retrouve donc en filigrane ici la **figure de l’Eve tentatrice**. Si l’homme succombe à la tentation, ça ne peut pas être de sa faute à lui. Cette idée est implicitement renforcée au **ch.12** par le biais de la focalisation interne qui permet au lecteur de suivre le regard de Newland sur la comtesse Olenska : sa tête appuyée sur sa main laisse voir « par une longue manche ouverte, un bras nu jusqu’au coude. » (I, 12, p119). L’instance narrative enchaîne alors sur le fait que l’usage voulait que les robes laissent juste **voir le poignet**…Mais Mme Olenska est « **insoucieuse des traditions** ».

**b) Un conditionnement d’autant plus insidieux qu’il est indolore dans les milieux les plus favorisés** : **une culture de l’obéissance et de la culpabilisation véhiculée par les parents.**

Ainsi May ne semble pas avoir été brimée pendant son enfance comme Newland le lui fait remarquer : la jeune fille a été traitée comme une **petite princesse**…

« Vous savez que **vos parents** **vous ont toujours cédé** depuis votre enfance. »

Mais cela semble mettre May en position de devoir rembourser une dette à ses parents par un acquiescement à sa destinée toute tracée : notamment le respect des codes sociaux en termes de fiançailles.

« **C’est bien pour cela** qu’il me serait **dur de leur refuser** la dernière chose qu’ils aient à me demander avant que je ne les quitte ». (I, ch.10)

Une réplique qui aurait pu définir le caractère de May…Or à la réflexion que se fait Newland, May ne fait que se conformer aux **attentes** de la société qu’elle a **intériorisées** :

**« C’était la note du vieux New-York : c’était celle qu’il aimerait toujours à retrouver chez sa femme. » (I, ch.11 p 110)**

**c) Des droits restreints ou encadrés par la communauté au nom de la morale**

La **micro-société** que forme la haute -bourgeoisie repose sur le respect de **principes** qui semblent aller à l’encontre de la **loi fédérale**. **L’Etat** apparaît d’ailleurs ici comme **avant-gardiste** par rapport aux valeurs patriarcales qui continuent à s’imposer dans la société. Un **décalage** dont Newland prend enfin conscience face à la demande d’Ellen, mais qui en fait **masque** sans doute une belle **hypocrisie**.

« La **société de New-York** est un **monde bien petit** auprès de celui où vous avez …et il est mené ce **petit monde**, par **quelques personnes** qui ont…des **idées un peu arriérées**…Nos idées sur le mariage et le divorce tout particulièrement…Notre législation favorise le divorce…nos **habitudes sociales** ne l’admettent pas. (…) Elles ne l’admettent pas, si **une femme**, même calomniée, même irréprochable, a la moindre apparence contre elle, si elle s’est exposée à la critique en prenant une attitude qui ne rentre pas dans les conventions habituelles, si la **conduite** prête à des insinuations… » (I, ch.12 p 124)

Les marques d’énonciation montrent bien la s**olidarité** de Newland avec sa communauté, ses **représentations**, et sa **façon de penser** même s’il formule une critique. D’autre part, le divorce ne semble poser problème que si c’est une femme qui le demande : elle doit le mériter non seulement **par sa conduite** mais par sa réputation qu’il est très facile de ruiner en faisant circuler des rumeurs négatives sur son compte. Avec raison, Newland met cette **résistance** sur le compte de l’« **habitus** » de classe - dirait Pierre Bourdieu- mais cela **dépasse** sans doute la sphère de la haute-société new-yorkaise…

Lorsqu’ Ellen demande à Newland s’il est d’accord avec ces principes, celui-ci n’ose explicitement formuler la réponse qu’il a en tête :

**« Oui…si ce que votre mari avance est vrai ou si vous n’avez pas moyen de le réfuter »** (I, ch.12 p 125)

La **justice** est clairement du côté des hommes, non de la vérité, et nie la liberté des femmes… Newland lui-même en tant qu’individu avoue son impuissance- ou son inertie- mais tente de faire **pression** sur Ellen en l’effrayant quant à sa réputation – la **reconnaissance sociale**- qui vaudrait plus que sa liberté : des excuses dont **l’instance narrative** n’est **pas dupe** !

« **Pensez aux journaux**, à leurs **vilénies**…C’est stupide, c’est **injuste** ; mais **comment changer la société** ? (…) L**’individu**, dans ces cas-là, est presque toujours **sacrifié** à **l’intérêt collectif** ; on s’accroche à toute convention qui maintient l’intégrité de la famille, protège les enfants s’il y en a (…) déversant **un stock de phrase**s qui lui venaient aux lèvres **dans son désir de couvrir** **l’affreuse réalité** que le silence de la jeune femme semblait avoir **mis à nu**. » (I, ch.12 p 126)

Néanmoins Ellen sert de **révélateur** non seulement pour le personnage de Newland mais pour le lecteur de l’époque également.

1. **La Nature à la rescousse pour expliquer l’inexplicable : la faute d’Ellen ? son passé certes, mais aussi sa « complexion » comme dirait Spinoza mais aussi Zola…et encore E. Wharton ???**.

«  La jeune femme, avec son **passé mystérieux** et **exotique**, semblait **née pour** le drame et la passion. Archer avait toujours pensé que **le hasard et les circonstances ne jouent qu’une faible part dans la destinée de chacun de nous** ; les **êtres** sont **menés** **par leur nature** ; chez Mme Olenska la nature allait au dramatique, Archer le sentait. La **tranquille**, presque **passive** jeune femme était comme **vouée à une vie hasardeuse**, quelque peine qu’il prît pour l’éviter ou s’en éloigner. » (I, ch.13 p 129)

Le **destin** d**’Ellen** est -il déjà scellé par sa « complexion » … ? Le **mouvement naturaliste** fondé par Emile Zola semble répondre par l’affirmative : ce qui ne veut pas dire pour autant que la communauté n’a pas son rôle à jouer dans le devenir de l’individu.

1. **Le discrédit est attribué aux mauvaises manières, à la mauvaise éducation des femmes** **lorsqu’elles font preuve de liberté** :

Dès sa première apparition, **Ellen** est implicitement assimilée à une **« brebis galeuse »** (I, ch.2 p 29). Archer craint que son influence néfaste ne déborde sur **May** : elle ne respecte pas les codes de la bonne société, **non par malveillance**, mais par **négligence**. Elle agit et parle sans « **retenue** », spontanément. Ces codes **ne font pas sens** pour elle.

« La pensée de May Welland exposée à l’influence d’une jeune femme si insouciante des **principes du bon goût** lui était insupportable » (I, ch. 2, p32)

**Mrs Archer-**approuvée par **Sillerton Jackson-** dénonce d’emblée la mauvaise influence de son éducatrice qui ne respecte pas les codes et les principes de son milieu : son éducation est « excentrique » donc excentrée, ce qui en fait une **marginale**.

« Pauvre Ellen ! (…) Il faut tenir compte de **l’éducation excentrique** que lui a donné **Medora Manson**. Qu’attendre d’une jeune fille à qui l’on a permis de porter une robe de satin noir le soir de son premier bal ? » (I, ch. 5 p57)

On comprend que si **Mrs Archer** désapprouve son comportement malgré tous les efforts d’Ellen pour lui plaire, c’est qu’Ellen lui fait perdre ses **repères**.

« C’est que **je suis une personne d’autrefois**…La chère May est mon idéal (…) » (I, ch.17 p 163)

De même, **Mrs Welland** profite de l’absence de May pour exprime d’ailleurs ses craintes à Newland alors même qu’Ellen a accepté de ne pas demander le divorce : elle la trouve **trop « européanisée »**. (I, ch.16 p 154). Elle incrimine « **la folle** **Medora Manson »** (I, ch.3 p 37)qui lui aurait fait perdre ses habitudes new-yorkaises.

« Je crains que les idées d’Ellen ne soient pas du tout les nôtres ; elle avait à peine dix-huit ans quand **Medora Manson** l’a emmenée en Europe. » (I, ch.16 p 154)

En effet, on apprend au chapitre 8 qu’**Ellen** est orpheline, elle a perdu ses parents « quand elle était tout enfant » (p 75) et qu’elle a été **recueillie par sa tante**, Medora Manson, « **une voyageuse** » et dont la vie ne correspond pas aux valeurs new-yorkaises : instable et capricieuse, et qui serait finalement libre dans sa façon de vivre si elle n’était pas **désargentée** !

« La pauvre Medora (…) revenait toujours à New-York pour s’y fixer, chaque fois dans une habitation plus modeste, et amenant toujours avec elle soit un **nouvel époux**, soit un **enfant d’adoption**. Puis, après un certain temps, elle se séparait toujours de son mari ou se querellait avec sa pupille (…) après quoi, elle **recommençait à courir le monde**. (…) on déplorait de voir confiée à cette **extravagante** la petite Ellen, dont les parents, en dépit de leur goût pour la **vie vagabonde**, avaient été très aimés à New-York. » ( I, ch.8 p75)

**Ellen** incarne en effet la mauvaise éducation…elle est la digne héritière proclamée de la dissidente **Catherine Mingott :** ce qui n’est pas forcément une référence !

« (..) il n’y a parmi les miens, que ma petite Ellen qui tienne de moi .**» ( I, ch.17 p 164)**

Elle a reçu une éducation **anticonformiste** par sa tante, Medora Manson qui en profite pour critiquer ironiquement la **monotonie** de la vie de Newland et insinue que la routine du mariage ne peut qu’enclencher le désir d’adultère :

« Mais j’ai toujours vécu de contrastes ! Pour moi, **la monotonie**, c’est la mort. J’ai toujours dit à mon **Ellen** : « Méfie-toi de la monotonie : elle est **mère de tous les péchés mortels**. » (II, 21 p 209)

Une franchise inattendue de la part d’une femme qui s’amuse à choquer un représentant du conservatisme de la bonne société new-yorkaise…Mais aussi un **avertissement** donné aux femmes qui veulent conserver la fidélité de leur époux : elles doivent s’organiser pour **plaire et distraire**…

**IV Et si tout ceci n’était qu’une comédie qu’on s’oblige à jouer ? La femme, conforme aux attentes de la société, certes, mais pas innocente ?**

**a) Pygmalion, mis en échec : deux individus séparés mais en couple…L’homme et la statue.**

May n’a pas la « vivacité » d’esprit qu’il espérait, elle manque même de personnalité selon Newland : **May** est comme **statufiée** par sa **conformité** à un **stéréotype** qui la **déshumanise**.

« (…) dans la vie, elle s’adapterait aux circonstances, sans jamais les devancer. Cette faculté de ne pas savoir, de ne pas prévoir, donnait peut-être à ses yeux leur limpidité. **Son visage semblait appartenir à un type plutôt qu’à une personne** : elle aurait pu **poser** pour une Vertu civique ou pour une divinité grecque. » (II, ch.19 p 195)

Mais n’est-ce pas plutôt Newland qui **ne veut pas la voir telle qu’elle** est, et qui la **déshumanise** parce que finalement, elle ne correspond pas à ses schémas de pensée, à son « **idéal » féminin** ?

**« Pygmalion »** renonce donc à donner une âme à sa statue formée par **la communauté,** mais c’est en effet, aussi la preuve d’une **résistance de May** à répondre aux injonctions de Newland : elle préfère **le sport** à la littérature.

Elle est le produit d’une **éducation vécue par l’auteure** : l’ouverture au monde, la littérature, ce n’est pas pour les femmes qui risquent d’être contaminées par des idées pernicieuses. Par conséquent, ils n’ont pas les mêmes goûts… Preuve du **gâchis** que représente ce **mariage arrangé**… Mais **Newland** n’est-il pas lui aussi « **vieux-jeu** » ? il y a une véritable modernité de May qui profite de son statut de privilégiée pour **ne pas rester confinée dans l’espace domestique** et qui investit l’espace du dehors, autrefois réservé aux hommes, en multipliant les activités de loisir en plein- air.

« **May** avait manifesté le **désir** de faire de **l’alpinisme** pendant le mois de juillet, et de la **natation** en août. Ce programme avait été ponctuellement exécuté. (…) En réalité, **les voyages** la laissaient encore plus **indifférente** qu’Archer ne l’avait imaginé. Elle n’y cherchait, une fois ses toilettes choisies, que des occasions de faire du « **sport**», **marcher**, **monter à cheval**, **nager** et aussi s’entraîner au nouveau jeu passionnant du **lawn-tennis**. (…) A Londres, rien ne l’intéressait que les **théâtres** et les **magasins**. » (II, ch.20, p 200)

L’engouement pour **le sport** -encouragé par le mouvement des médecins hygiénistes- **libère** peu à peu **le corps féminin**.

Sa fille **Mary** se libèrera du corset qui enserre encore le corps de sa mère : « grande et blonde (…) la **taille large**, **la poitrine à peine indiquée**, et cette nonchalance que permettait la nouvelle mode. Mary Chivers n’aurait pas pu accomplir **ses hauts faits d’athlétisme** avec les **cinquante centimètres** **de tour de taille** que mesurait la ceinture bleu-ciel de May Archer. » qui parvenait pourtant à pratiquer le tir à l’arc… (ch.34 p308)

**b) La liberté : un combat trop vite perdu d’avance, mais qui ne pourrait cependant se gagner sans les hommes ?**

**Archer abandonne ses illusions de jeunesse** : il renonce à entraîner **May** hors de sa zone de confort car il juge qu’elle a trop **intériorisé** non seulement **les mœurs** de la bonne société new-yorkaise mais également **ses devoirs** d’épouse. Selon lui, elle n’a **aucunement conscience de son aliénation** et ne semble pas souhaiter pas en sortir, au contraire. **E. Wharton** justifie ainsi comme **Simone de Beauvoir** la difficulté de faire changer les mentalités, même quand les hommes y seraient ouverts…

Mais la difficulté de la tâche n’est-elle en fait qu’un **prétexte** pour ne rien changer ? Faire comme les autres, se fondre dans la masse et **céder à la facilité**… ? **L’individu** Newland renonce à lutter contre le poids de **la communauté**…Il est vrai qu’il ne veut pas se lancer en **politique** car ça ne se fait pas… Et puis, il peut continuer à mener sa petite vie tranquille en parallèle !

« Archer revenait à sa **conception héréditaire** du mariage. Se conformer à la tradition, ne demander à May que ce qu’il avait vu ses amis demander à leurs femmes, c’était plus aisé que de faire l’expérience dont, jeune homme, il avait rêvé. **Pourquoi émanciper une femme qui ne se doutait pas qu’elle fût sous le joug ?** Le seul usage qu’elle ferait de son indépendance serait d’en offrir le **sacrifice** à l’autel conjugal. Tout tendait à **ramener** Archer aux **vieilles idées** »

1. **La femme, valorisée dans la société par son exemplarité**

**Figure exemplaire**, **May** incarne l’ « habitus » de son milieu à la perfection… Elle est le produit et la gardienne des attentes de sa communauté :

« (…) elle semblait être la **divinité tutélaire** de toutes les **traditions** qu’il avait révérées. » (II, 20 p 201)

Certes May se conforme à ce qu’on attend d’elle comme le fait remarquer **Medora Manson** : elle ne se plaint pas des absences de son époux et ne pose pas de questions. La femme attend le retour du « guerrier ».

« Beaucoup de maris, je le sais, ne peuvent **rejoindre leurs femmes** que pour la fin de la semaine (…) Mais **le mariage est long sacrifice** : je l’ai souvent dit à mon Ellen. » (II, ch.21 p 209)

1. **Ma femme, cette inconnue. May, révélée à Newland :**

Ainsi et de façon pathétique, Newland se rend compte que sa femme était bien **consciente** de la souffrance liée au sacrifice de son amour pour Ellen. (II, 34 p ). Dallas se montre critique et ironique sur **l’absence de communication** convenue entre ses parents :

« **Vous ne vous êtes rien demandé l’un à l’autre**, n’est-ce pas ? Et vous ne vous êtes jamais rien dit. Vous êtes restés l’un devant l’autre, à observer, à deviner ce qui se passait en dedans-un duo de sourds-muets, pas vrai ? »

Newland semble se « réveiller »… Fin de l’innocence.

**Ouverture.** Certes la destinée des femmes apparaît comme le fruit d’un conditionnement orchestré par la **communauté**…et cela impacte la libre expression de Soi, voire même la conscience de Soi en tant qu’**individu**. **Mais n’en est-il pas de même alors pour les garçons même s’ils bénéficient de plus de liberté ?**